

# *le Trait d'Union*



Bulletin bimestriel de l'Union Nationale France - Russie - CEI - peuples russophones

*Les articles sont publiés sous la responsabilité de leurs auteurs et peuvent ne pas refléter l'opinion de l'UNFR-CEI-PR*



Les cornes magiques d'Ogaïlo  
conte du Baïkal

Illustration de Raïssa Bardina

С НОВЫМ  
ГОДОМ !

*Le jeune Gambo tente de s'emparer des cornes magiques du mouflon sacré des Monts Bargouzine, pour guérir son frère Badma, atteint d'un mal incurable. Un conte bouriate, dédié à l'amour fraternel.*

## SOMMAIRE janvier - février 2018

### PAGES 2 et 3 :

Éditorial : Relier plus que jamais, par **Marc Druesne**

### PAGES 4 et 5 :

« **Cambrai-Pouchkine Saint-Petersbourg Amitié** »

### PAGES 6 à 12 :

Familles, mémoire et Histoire chez quelques auteurs contemporains russes, par **Françoise Genevray**

### PAGES 13 et 14 :

Complément au numéro spécial 1917...  
**OUI ! Témoignage de deux jeunes irkoutiennes**

### PAGES 15 et 16 :

Forum des Russes de France 2017  
Compte-rendu, par **Valentine Grosjean**

## RELIER PLUS QUE JAMAIS

Telle sans doute fut la plus constante et signifiante des propositions ou revendications exprimées lors du Congrès du 21 octobre dernier. Qu'elles jugent du présent immédiat et de l'occasion donnée de se rencontrer, se connaître, prévoir déjà échanges et projets communs. Qu'elles vaillent pour les associations absentes dont sans doute l'aspiration est identique et pour qui les dispositions adoptées pourraient la satisfaire en partie. L'Union va constituer un annuaire à partir de données en sa possession - complétées ou rectifiées dès réception du document - de manière à favoriser les communications entre les associations mais aussi entre elles et l'Union, et réciproquement.

Autre suggestion procédant d'un même besoin : que les journaux locaux soient expédiés aux associations et à l'Union, offrant matière à réflexions et supports d'initiatives à transmettre et reproduire éventuellement. Pour parfaire l'information sur des actes et démarches de l'Union qui n'ont pas la visibilité matérielle d'une exposition voire d'une conférence, proposition pourra être faite d'en rendre compte pour l'essentiel et synthétiquement et trouver place dans le TdU.

### Exemples :

- Lettre au Président MACRON sur la création d'un OFRJ - réponse : « *M. Emmanuel MACRON souhaite favoriser les échanges culturels entre les citoyens de nos deux pays. Aussi puis-je vous indiquer que votre proposition fera l'objet d'un examen attentif.* » Le Chef de Cabinet.
- Lettre au Président POUTINE - réponse transmise par le Ministre-Conseiller « *le Sujet sera inscrit à l'ordre du jour des Dialogues du Trianon* ».
- Groupe d'Amitié France-Russie : lettre à sa présidente, Caroline JANVIER, à l'Assemblée Nationale.
- Rendez-vous avec la députée de Haute-Savoie Virginie DUBY-MULLER, membre du groupe d'Amitié France-Russie.
- Les Dialogues Européens d'Évian 2018 : idée d'un Géopark du Baïkal lancée à Irkoutsk.
- L'idée d'un Forum à La Rochelle qui nécessitera rapidement la mise en place d'un groupe de travail et de conseil, autant pour les questions de procédure que de contenu.

Je ne vais pas pasticher les comptes-rendus que vous lirez. Je m'autoriserai cependant deux commentaires : sur les modalités de fabrication et de diffusion du TdU, outil principal qui nous relie. Je souhaite en maintenir la philosophie d'un agrégat multiple autour d'un thème qui fait, lui, l'objet d'une étude ou d'apports approfondis. Autour et avec, de quoi satisfaire des curiosités sur le monde tel qu'il est, tel qu'il va, contemporain et domestique. J'avoue ne pas être journaliste et ne pas souhaiter le devenir non par mépris ou indifférence, mais parce que je ne peux me soumettre à sa mesure du temps ... court, vite et la pensée s'essouffle. Mon deuxième commentaire qui n'en sera pas un, se contentera d'annoncer une enquête sur le

problème récurrent du TdU, informatique ? papier ? gratuité ou non ? Je vous laisserai vous exprimer et sonder.

Enfin, extrait de l'article autant fouillé que juste de Françoise GENEVRAY, cet avis qu'un « *principe d'incertitude affecte les écrivains d'aujourd'hui* ».

Relisez alors nos deux témoignages joints et retrouvez une Russie qui s'inquiète, qui interroge et s'interroge, « *de manière plus aiguë qu'à l'Ouest du continent* ».

Le Président,  
Marc DRUESNE

directeur de la publication : Marc DRUESNE  
121, route des châtaigniers  
74350 ALLONZIER LA CAILLE  
siège social : Union Nationale France-Russie-CEI-Peuples russophones  
Centre Culturel de Vitry  
36, rue Audigeois 94400 Vitry-sur-Seine  
**adresse courriel** : [unfrceiforum@aol.com](mailto:unfrceiforum@aol.com)  
rédacteur en chef : Marc Druesne  
marc.druesne@orange.fr  
comité de rédaction : Dimitri de Kochko,  
Christiane Montastier  
Serge Petit  
Marcelle Sage-Pranchère  
secrétaire de rédaction-maquette : Philippe Guichardaz  
  
N°CPAFAP 0105 G 79 555 - N° ISSN 1267-2408



# Vie des associations



## CAMBRAI - POUCHKINE ST PETERSBOURG AMITIES

---

Notre association « Cambrai Pouchkine Saint-Petersbourg Amitié » a été créée en 1998, elle fêtera ses 20 ans l'année prochaine. La ville de Cambrai est jumelée avec la ville de Pouchkine depuis 2003. Nous entretenons des relations amicales avec la Mairie et plusieurs habitants de cette ville.

Nous avons déjà reçu une chorale tous les deux ans de 1998 à 2014, mais aussi des musiciens, des pompiers, des footballeurs vétérans, des peintres et nous sommes ouverts à tous les échanges, c'est pourquoi, nous avons répondu favorablement à Marc DRUESNE, Président de l'Union Nationale France - Russie – CEI –Peuples russophones.

Notre association depuis deux ans travaille au rapprochement des jeunes français avec des jeunes russes à travers les établissements scolaires de nos villes respectives.

- Des échanges se font depuis deux ans entre le lycée des Métiers Louis Blériot et le collège de la culture traditionnelle russe de Saint-Petersbourg ;
- sont en cours avec l'école primaire Martin Martine, le collège Jules Ferry avec l'école N° 606 de Pouchkine.

Nous avons reçu du 20 au 27 août 2017, les gagnants du 17<sup>ème</sup> concours national organisé par l'Association des Enseignants de Français en Russie. Ce groupe était composé de deux filles, deux garçons et d'une professeure de français.



les jeunes russes, leur professeure  
et leur famille d'accueil

Après bien des péripéties, nos amis Russes sont arrivés à CAMBRAI en deux temps : Katia et Elise à 18 heures et Oleg, Gleb et Lisa à 23 heures 30, après une journée d'avion car ils étaient partis à 6 heures 30 le matin de MOSCOU.

Nous avons commencé les visites, lundi 21 août par le Musée Matisse à LE CATEAU puis après le déjeuner, nous sommes partis à LILLE, capitale du Nord de la France. Nous

avons déambulé dans les vieux quartiers de la ville. Le soir le Club Rotary Cambrai nous avait invités à un apéritif dinatoire.

Mardi, journée sur la côte jusqu'à CALAIS. Seul, Oleg a eu le courage de se baigner.



Balade au Cap Gris-Nez

Mercredi, visite de CAMBRAI au-dessus et en dessous. Jeudi, PARIS qui ne se situe pas dans le Nord mais elle fut l'exception avec le Louvre, Notre Dame, les Champs Elysées, l'Arc de triomphe, la Tour Eiffel jusqu'au deuxième étage et enfin le quartier Montmartre. Vendredi, ARRAS : ses places et son beffroi jusqu'à VIMY, terre Canadienne

avec ses tranchées et son mémorial. Au retour, nous sommes allés rendre hommage aux 192 soldats russes morts en 1917 et enterrés dans le cimetière militaire à CAMBRAI.



Au musée du Mur de l'Atlantique, à Audinghen

Samedi, AMIENS : promenade en barque à travers les hortillonnages puis après le pique-nique, visite de la magnifique cathédrale, du quartier Saint Leu et du musée Jules Verne. Comme toutes les bonnes choses ont une fin, nous avons reconduit nos invités à ROISSY le dimanche matin avec une petite larme et en se promettant de s'écrire.

Nous avons voulu leur faire connaître notre région « Les Hauts de France » en passant par les différents départements : le Nord, le Pas-de-Calais, la Somme et également notre histoire.

Nos jeunes amis russes étaient logés dans des familles de notre association. Le soir, nous mangions ensemble pour mieux s'apprécier et se connaître.

# RUSSIE - CEI - peuples russophones



## Familles, mémoire et Histoire chez quelques auteurs contemporains de langue russe

par Françoise Genevray

Dans *Un train nommé Russie*, premier roman de N. Klioutchareva, la trajectoire de Nikita commence dans un train et finit en prison. Son parcours ferroviaire figure une « quête de la Russie » que ses amis jugent tout à fait vaine : « tu es un idiot ! il cherche la Russie ! Ta Russie, elle est en toi ! - Non, elle est dans les autres, dans leurs histoires<sup>1</sup> ». Que révèlent les histoires racontées par les écrivains sur la Russie d'aujourd'hui ? Plus précisément, que montrent-elles des rapports entre les générations anciennes et nouvelles ? Que disent-elles de la façon dont les individus endossent l'héritage du passé familial et s'enracinent à travers lui dans l'Histoire, monde commun - mais conflictuel - d'expériences, de valeurs, d'épreuves et d'espoirs ? D'une si vaste question les lignes qui suivent prétendent d'autant moins faire le tour qu'elles s'appuient seulement sur des textes traduits, au risque de mal refléter la diversité de la prose contemporaine en langue russe. Du moins y aura-t-il pluralité en ce qui concerne l'ancrage temporel des auteurs

choisis : certains ont atteint l'âge adulte avant la fin de l'ère soviétique, qu'ils auront connue à partir surtout de la « stagnation brejnévienne » (1964-1982) ; d'autres avaient entre dix et quinze ans durant la *perestroïka* (amorcée en 1985) et quand l'URSS cessa d'exister (1991). Les titres retenus ont tous été publiés entre 2003 et 2016 : s'il est difficile de trouver à cet intervalle une physionomie littéraire unifiée, il se caractérise au plan historico-politique par une (très) relative stabilité, succédant aux énormes secousses - démantèlement partiel de l'espace géopolitique soviétique, basculement brutal dans l'économie de marché - dont les retentissements sont loin d'être épuisés. La période actuelle se prête donc à l'examen du passé récent, à l'inventaire de ses acquis ou des déconvenues générées par la nouvelle donne politique, économique et culturelle qui continue de transformer la Russie. La représentation littéraire des rapports entre parents, enfants et grand-parents, de la façon dont les uns et les autres portent ou non une mémoire familiale et s'inscrivent dans l'Histoire de leur pays constitue à cet égard un

<sup>1</sup> Natalia Klioutchareva (née en 1981), *Un train nommé Russie* (2008), trad. Joëlle Roche-Parfenov, Actes Sud, 2009, p. 49.





objet d'étude privilégié.

### Familles : le rapport au présent

Peu après *Pathologies*, livre remarqué sur les guerres de

Tchéchénie, Zakhar Prilepine publiait *San'kia*, roman qui traduit la désorientation propre aux années Eltsine<sup>2</sup>. Sacha, le protagoniste (San'kia pour ses proches), est l'enfant rebelle d'une famille désintégrée et d'un État partiellement décomposé. Membre d'une organisation remuante où se reconnaît le parti dit « brun-rouge » ou « natsbol » dirigé par Edouard Limonov, Sacha prend part à des actions spectaculaires : il éprouve « le désir de casser et de démolir le plus possible » et « c'était devenu la seule chose, sans doute, qui donnait du sens à sa vie ». Parmi les péripéties : une manifestation à Moscou, le saccage d'un Mac Do, une séance de tabassage aux mains du FSB, le pillage d'un dépôt d'armes. Sacha n'aime ni la capitale, ni la ville de province où il habite avec sa mère. Quant au village où il a grandi et où s'éteignent ses grands-parents, il n'y trouve qu'abandon et misère, spectacle désolant : « Il avait l'impression depuis longtemps que, lorsqu'il revenait ici, il lui était difficile d'éprouver une joie quelconque, tant ce qui s'offrait au regard était triste et pitoyable », « tout lui était étranger ». La coupure entre citadins et ruralité semble profonde et sans retour : la Russie n'a-t-elle autre chose à attendre de ses campagnes qu'un recul démographique et économique ?

Entre les grands-parents de Sacha et les camarades avec lesquels il passe le plus clair de son temps, les classes d'âge intermédiaires ne sont incarnées que par sa mère et par un certain Bezletov faisant carrière

dans les rouages du pouvoir local. *Un train nommé Russie* présente une configuration similaire : les personnages entourant Nikita sont ou très jeunes, ou vraiment âgés, comme cette femme, réfugiée de Grozny, qui à quatre-vingts ans fait encore des ménages dans un immeuble moscovite, ou comme ces manifestants qui se sentent trahis par l'État avec leurs misérables retraites. Fils unique, San'kia a tôt perdu son père et ses deux oncles ont péri tout aussi prématurément (alcool, accidents). Il peine à se remémorer cet homme qui s'est peu occupé de lui, « il se souvenait peu de son enfance », « c'est vraiment le trou noir ». Quant aux pères de ses copains, « il faut voir ce que c'est comme pères. C'est tout sauf des pères ». Morts, absents ou défaillants, ils s'éclipsent sans avoir pu marquer la génération suivante, sans lui avoir transmis les idéaux et l'énergie nécessaires pour combattre les pulsions autodestructrices qui prospèrent sur fond de désordre économique. Maxime Ossipov, qui est aussi cardiologue, note dans *Ma province* en observant ses patients : « Dans toutes les familles il y a eu dans un passé proche des cas de mort violente : noyade, explosion de pétard, meurtre, disparition à Moscou. J'ai souvent affaire à des femmes qui ont enterré leurs deux enfants adultes<sup>3</sup> ».

La mère de San'kia travaille comme infirmière dans un « dispensaire misérable » : « elle lui paraissait épuisée, comme toute femme russe qui a vécu un demi-siècle ». Tandis que d'autres roulent en voiture de luxe, il lui voit les mêmes souliers éculés depuis trois ans : image vivante des inégalités vertigineuses ayant surgi dans la Russie nouvelle. Navré, Sacha veut l'épargner, mais les ponts sont coupés : il lui cache à peu près tout de ses activités et s'abstient souvent de rentrer chez eux pour ne pas l'inquiéter. D'autres figures maternelles n'ont pas même ce relief, car le canevas narratif les repousse vers un lointain arrière-plan. Dans *La petite*

<sup>2</sup> Zakhar Prilepine (né en 1975), *Pathologies* (2005), trad. Joëlle Dublanchet, Syrtès, 2007 (réédité en 2017 avec une préface inédite de l'auteur) ; *San'kia* (2006), trad. J. Dublanchet, Actes Sud, 2009.

<sup>3</sup> Maxime Ossipov (né en 1963), *Ma province* (2009), trad. Anne-Marie Tatsis Botton, Verdier, 2010, p. 10.

*boîte avec un panorama de Varsovie* (Mikhaïl Enotov), la mère de Micha a fait trois ans de prison, son fils ignore pourquoi ; pour fuir les créanciers elle quitte l'appartement familial et le père installe aussitôt une jeune femme à sa place. *L'enfant perdu* de la nouvelle éponyme d'Anna Lavrinenko fut abandonné par sa mère dans un aéroport et il n'a jamais cherché à la retrouver<sup>4</sup>.

Rapportées aux années 1990-2000, ces images de la famille ne lui offrent guère de consistance, que ce soit comme milieu formateur, comme refuge ou comme dépositaire de souvenirs communs. Le symptôme littéraire offre un sens manifeste et caractéristique de la période : les aînés appartiennent à une génération perdue, celle des laissés-pour-compte du nouveau régime. Ils habitent des lieux éloignés des secteurs productifs et perçus comme des espaces de relégation où l'État a cessé de les protéger : villes moyennes sous-dotées ou désindustrialisées, villages en voie d'abandon après la dissolution des kolkhozes. *Les Eltychev* de Roman Sentchine a pour cadre une de ces bourgades où vient s'échouer un foyer<sup>5</sup>. Le père, officier de police à la moralité douteuse, a été licencié après une faute grave, perdant du coup en ville son appartement de fonction. Il se replie avec les siens dans le village natal de sa femme, obligée de renoncer à son poste de bibliothécaire. Jamais ils ne retrouveront de travail. Les deux fils tournent mal, l'argent manque, apathie et violence s'installent avec la boisson. Histoire d'une déchéance implacable qui n'épargne aucun des Eltychev, dans un environnement rural dont la

dégradation (économique, sociale, écologique, administrative) obsède R. Sentchine, comme en témoigne dernièrement *La zone d'inondation*<sup>6</sup>.

Même quand les conditions de vie sont meilleures et l'issue moins lamentable, une cassure morale traverse les foyers, répercutant la fracture macro-historique que constitue l'éclatement de l'URSS. Ceux qui vivent leur jeunesse après 1991 n'appartiennent plus au même monde : un autre s'ouvre à eux, porteur d'une offre plus large et de promesses d'avenir, réelles ou illusoires, dont leurs aînés ne pouvaient ou n'osaient rêver. Olga Slavnikova parle d'un « nouveau statut existentiel de l'individu » aux yeux duquel « rien n'est sûr, mais tout est possible. C'est précisément ce passage soudain d'un système de 'sécurité du lendemain' de l'époque soviétique à un système d'incertitude qui a brisé la génération de leurs parents lors des tumultueuses années 1990. Les enfants, eux, se sont étonnamment vite adaptés et n'imaginent déjà même plus que l'on puisse durant sa vie suivre un chemin à l'avance tracé »<sup>7</sup>. D'où la rupture souvent manifestée de la jeune génération avec la précédente. Sans éclat et sans drame : plutôt qu'à un affrontement ouvert, à un conflit éthico-idéologique explicite, on assiste à un phénomène de déliaison. L'affection reste intacte, mais l'on s'éloigne et l'on s'ignore, faute d'adhérer aux mêmes modèles. L'enfant perdu d'A. Lavrinenko dit de ses parents adoptifs : « ils voulaient faire de moi une cellule stable de la société, comme ils l'étaient eux-mêmes, sans se demander si moi, j'avais

<sup>4</sup> Mikhaïl Enotov (né en 1988), *La petite boîte avec un panorama de Varsovie*, trad. Véronique Patte. Anna Lavrinenko (née en 1984), *L'enfant perdu*, trad. Joëlle Dublanchet. Ces deux nouvelles figurent dans *Écrire la vie. Lauréats du Prix Début*, Pokolenie-Glas Publishers, 2011 (reprises aux éd. de l'Aube, 2013).

<sup>5</sup> Roman Sentchine (né en 1971), *Les Eltychev* (2009), trad. Maud Mabillard, Noir sur Blanc, 2013.

<sup>6</sup> R. Sentchine, *La zone d'inondation* (2015), trad. M. Mabillard, Noir sur Blanc, 2016.

<sup>7</sup> Andreï Guelassimov (né en 1966), *L'année du mensonge* (2003), trad. J. Dublanchet, Actes Sud, 2006, p. 254.



eux-mêmes, sans se demander si moi, j'avais envie d'être comme eux... ».

Et de quelle stabilité peut-il s'agir à présent ? *L'Année du mensonge* choisit un contexte précis, la crise financière de 1998 : dévaluation du rouble, ruine des épargnants, appauvrissement général. « Tout le pays avait fait faillite »<sup>8</sup>, tel est le sentiment général quand cette crise vient couronner des années de transition qui ont désorganisé les anciens circuits de production et de redistribution des richesses. L'intrigue imaginée par Andreï Guelassimov se situe à Moscou. Elle met en présence l'adolescent Serioja, fils d'un homme d'affaires enrichi, et Michka, vint-cinq ans, plutôt bohème, indifférent à l'appât du gain. C'est pourtant ce dernier que Pavel Petrovitch a chargé de rendre Serioja « normal », autrement dit de l'adapter aux mœurs bourgeoises et carnassières des « nouveaux Russes »<sup>9</sup>. La relation père-fils donne son axe au roman : Serioja refuse les projets formés pour lui par son géniteur, s'isole avec son ordinateur, son idolâtrie pour Audrey Hepburn et son amour pour Marina. L'auteur met en scène une jeunesse urbaine psychologiquement démunie, faute d'appétence pour ce qui motive ses parents : comme si la première vague postsoviétique commençait à refluer, celle des quadragénaires entrepreneurs, avides de gagner de l'argent et de

s'aligner sur les usages de l'Occident. La génération suivante aurait-elle déjà décroché ? Du moins certains y sont-ils enclins, tel le protagoniste de *Je ris parce que je t'aime* qui veut se consacrer tout entier à sa carrière et à ses loisirs (« Ma vie m'appartient, compris ? »)<sup>10</sup> avant de réaliser, face à son fils handicapé, qu'il peut aussi s'accomplir hors du consumérisme et de l'individualisme débridés.

À ces décrochages marquant la sphère privée s'oppose la bruyante révolte des « *soyouzniki* » de *San'kia* : ceux-ci trouvent dans l'action collective un exutoire à leurs griefs et une fraternité joyeuse qui compense le déracinement générationnel. Cette soif d'engagement caractérise les « enragés de la jeune littérature russe », avec Z. Prilepine et S. Chargounov pour chefs de file<sup>11</sup>. Elle traduit leur sentiment qu'une partie de la population ne se reconnaît pas dans le cours imprimé aux choses par les nouveaux maîtres du pays. Sentiment que ces écrivains radicaux argumentent dans leurs publications journalistiques ou littéraires et concrétisent dans leurs interventions militantes, rencontrant une large audience<sup>12</sup>. Hors de cette mouvance politisée, des auteurs moins médiatiques témoignent d'une inquiétude existentielle plus diffuse. Le héros d'Igor Saveliev (*La ville blême*) pratique l'auto-stop en tant que forme paisible d'une errance qui débouche sur « un sentiment suraigu de solitude »<sup>13</sup>. Quand celui de M. Enotov revient chez lui après un an

<sup>8</sup> Andreï Guelassimov (né en 1966), *L'année du mensonge* (2003), trad. J. Dublanchet, Actes Sud, 2006, p. 254.

<sup>9</sup> Voir le recueil bilingue « Les 'nouveaux Russes' », revue *Lettres russes*, éd. Irène Sokologorsky, 2007.

<sup>10</sup> Alexandre Sneguiriev (né en 1980), *Je ris parce que je t'aime* (2014), trad. Nina Kehayan, Éd. de l'Aube, 2016, p. 37.

<sup>11</sup> Monique Slodzian, *Les enragés de la jeune littérature russe*, La Différence, 2014. L'auteur les définit ainsi : ils « revendiquent le droit de penser autrement le passé soviétique, le droit de reconstituer leur patrimoine culturel, moral et politique sans égard pour les tabous idéologiques imposés par l'Occident » (p. 9).

<sup>12</sup> Zakhar Prilepine co-dirige avec Sergueï Chargounov le portail numérique politico-littéraire *Presse libre*. Sur le « groupe des 7.0 » et l'anthologie *Dessiatka* (2011), voir M. Slodzian, *Les enragés....*, p. 124.

<sup>13</sup> Igor Saveliev, *La ville blême. Une histoire d'auto-stop* (2004), éd. bilingue, trad. Claude Frioux et Irène Sokologorsky, LRS, 2010, p. 55.

d'absence, il observe : « dès le deuxième jour je compris que je n'y avais plus ma place. Comme si je m'étais baissé pour tâter mes racines et que j'avais senti qu'elles s'étaient transformées en souches pourries et vermoulues »<sup>14</sup>.

O. Slavnikova parle du principe d'incertitude affectant les écrivains d'aujourd'hui : « Tout comme leurs jeunes lecteurs, ces jeunes auteurs vivent dans un système précaire ». Ajouter que « personne n'est responsable de lui et l'individu se sent terriblement seul au monde. Cette forme de solitude comme toute autre est porteuse d'un fort potentiel de créativité »<sup>15</sup> revient à suggérer que la jeunesse n'est pas seule concernée : c'est le rapport global de l'individu à la société qui change dans la Russie nouvelle. Le processus d'individualisation, qu'il se développe pour le meilleur (émancipation personnelle) et pour le pire (atomisation sociale), n'est évidemment pas propre à ce pays : dès 1840 Tocqueville (*De la démocratie en Amérique*) prévoyait son essor au sein des sociétés démocratiques à venir. Mais sans doute les Russes le ressentent-ils de manière plus aiguë, compte tenu de leurs traditions communautaires, restées vivaces plus tard qu'à l'Ouest du continent, et surtout après des décennies de collectivisme institué.

### **La mémoire et l'Histoire : la relation au passé**

Revenons à *San'kia*, pour considérer cette fois l'image des grands-parents : avec eux surgit la question du rapport à la mémoire familiale et à son ancrage dans

l'histoire du pays. La famille de Sacha lui semble avoir renoncé à transmettre le souvenir du passé. Regrettant d'avoir vécu jusqu'à la mort de ses fils, le grand-père déclare : « je n'ai plus rien, je ne laisse personne derrière moi », comme si Sacha ne comptait pour rien dans sa descendance. Ce dernier se sent « comme un indécorable chien bâtard » et n' imagine pas pouvoir servir de relais. Regardant les photos du grand-père et de l'arrière-grand-père, il pense : « le jour où sa grand-mère disparaîtrait, il n'y aurait plus personne pour expliquer qui était sur ces clichés et qui étaient les Tichine. Personne, d'ailleurs, ne poserait de questions, qui cela pourrait-il intéresser ? ». Qu'importe en effet de savoir comment les anciens ont vécu ? se demande-t-il. Le héros de Prilepine inscrit sa révolte dans le seul présent. En lui domine l'impression qu'il est neuf au monde, sans héritage : se retourner sur le passé serait une perte de temps et d'énergie.

Peut-être s'agit-il tout au plus d'un cas particulier et purement fictif. Mais on peut aussi voir là le reflet d'un état d'esprit répandu en Russie : un certain détachement vis-à-vis du passé (familial, national), plus ou moins bien vécu selon qu'on l'appréhende comme une liberté ou comme une perte. Tel est le constat dressé dans un article du magazine *Ogoniok* qui se fonde sur les enquêtes sociologiques de l'institut Levada pour diagnostiquer deux phénomènes : le déficit de mémoire familiale d'une part, l'absence d'inscription dans l'Histoire collective d'autre part<sup>16</sup>. Que l'analyse, portant sur la conscience commune, soit juste ou discutable, les écrivains qui comptent, justement parce qu'ils

<sup>14</sup> M. Enotov, *La petite boîte...*, p. 179.

<sup>15</sup> O. Slavnikova, « Préface » à *Écrire la vie...*, p. 5-7.

<sup>16</sup> Elena Koudriavtseva, « Une jeune nation », *Courrier international*, n° hors-série « Russie. Un autoportrait », automne 2011, p. 90-91.



émettent une parole singulière, savent la démentir. Le travail mené par **Svetlana Alexievitch** vise précisément à combler cette double lacune. *La Fin de l'homme rouge*

se compose de narrations multiples, tissées de confidences et de témoignages recueillis chez les gens les plus divers : point de grand récit synthétique ni d'Histoire en majesté, mais une collection d'histoires, toutes différentes, toutes poignantes au vu de la densité humaine qui s'y exprime et de l'émotion qui étreint les narrateurs. Le prologue de S. Alexievitch cite le propos tenu par l'un d'eux : « Nous avons tous une seule et même mémoire communiste. Nous sommes des voisins de mémoire ». Mais, poursuit l'auteure en son nom propre : « Après la *perestroïka*, tout le monde attendait l'ouverture des archives. On les a ouvertes. Et nous avons découvert une histoire qu'on nous avait cachée »<sup>17</sup>. *La Fin de l'homme rouge* s'édifie sur cette faille ouverte entre la mémoire et l'Histoire. La première à son tour se fissure et devient plurielle, à mesure qu'une ample polyphonie se déploie, réunissant des voix qui tantôt se rejoignent et tantôt divergent dans leur appréciation du passé, du présent et de leur comparaison.

Œuvre magistrale de non-fiction, *La Fin de l'homme rouge* prend la place qu'occupaient autrefois les vastes romans centrés sur une poignée de familles dispersées par les tragédies de l'Histoire (*Vie et destin* de V. Grossman, *Les enfants de l'Arbat* d'A. Rybakov). Mais la fiction romanesque n'a pas dit son dernier mot en la matière, quitte à

revêtir des formats plus réduits. Ainsi *Le temps des femmes* (**Elena Tchijova**) et *L'année de la comète* (Sergueï Lebedev) vont-

ils à rebours de la t e n d a n c e contemporaine qui souvent confine le thème familial dans un espace et une durée limités<sup>18</sup>.



Retrouvant une certaine profondeur de champ, les deux écrivains ne cherchent pas pour autant à réinvestir la dimension épique que la tradition russo-soviétique associe depuis Tolstoï au roman familial - écheveau d'histoires privées sur fond de fresque historique. Déplaçant le propos vers un registre à première vue plus intime, ils entendent d'abord récupérer une mémoire singulière, enfouie jusqu'alors par nécessité vitale ou sous la pression de l'idéologie. Explorant l'espace psychique des personnages à travers les détails du quotidien, ils restaurent des souvenirs tantôt oblitérés, tantôt relégués au fond des consciences - et c'est alors que l'Histoire fait retour.

*Le temps des femmes* réunit trois générations qui cohabitent dans un appartement communautaire à Leningrad : trois femmes âgées (Ariana, Evdokia, Gloukheria) veillent sur la petite Suzanna pendant que sa mère, Antonina, travaille à l'usine. L'enfant grandit au milieu des conversations qui démarrent à propos de tout et de rien, d'un mot, d'une association d'idées, d'un crayonnage de la fillette (le traîneau qu'elle dessine rappelle aux vieilles femmes ceux avec lesquels on transportait les morts

<sup>17</sup> Svetlana Alexievitch (née en 1948), *La Fin de l'homme rouge, ou le temps du désenchantement* (2013), trad. Sophie Benech, Actes Sud, 2013, p. 19. L'auteure, de père biélorusse et de mère ukrainienne, a reçu le Prix Nobel de littérature en 2015.

<sup>18</sup> Parmi les exceptions : Alexandre Tchoudakov (né en 1938), *Anton* (2001), trad. Catherine Guetta et Macha Zonina, C. Bourgois, 2003 ; Ludmilla Oulitskaïa (née en 1943), *Le Chapiteau vert* (2010), trad. Sophie Benech, Gallimard, 2014.

pendant le blocus de la ville). Les points de vue s'entrecroisent, fondés sur une expérience partagée de la vie soviétique et sur les impressions de chacune, car cette vie les a marquées différemment selon leurs origines et leurs convictions (l'une adhère à peu près au régime, l'autre le maudit, etc.). Révolution, guerre civile, terreur stalinienne, seconde guerre mondiale, les épreuves du siècle reviennent à tout moment dans ces échanges, mais par lambeaux disjoints : « la fragmentation du récit participe du mode allusif sur lequel l'Histoire est évoquée et qui renvoie à la peur omniprésente », observe la préfacière française. « Même si les temps ont changé, on ne sait jamais... Le non-dit, le secret, le silence courent à travers tout le livre »<sup>19</sup>.

Même leitmotiv du secret dans *L'année de la comète*<sup>20</sup>. Même lien établi



entre ce silence contraint et l'activité artistique : Suzanna devient peintre, le narrateur de **Sergueï Lebedev** construit sa vocation d'écrivain sur « la quête de coins dérobés » du réel et sur son désir de « sortir des bribes du passé de ses

cachettes ». Même attention, tendre et incisive, portée aux figures grand-maternelles : chez Lebedev le portrait de Mara (ses gestes, son parler, son rapport à la nourriture et aux objets, l'éthique implicite

que révèle sa démarche) participe à une sorte d'anthropologie culturelle du monde soviétique, qui jusqu'à un certain point recoupe le projet de S. Alexeievitch déclarant : « La civilisation soviétique... Je me dépêche de consigner ses traces ... Je pose des questions non sur le socialisme, mais sur l'amour, la jalousie, l'enfance, la vieillesse. Sur la musique, les danses, les coupes de cheveux ... Moi je regarde le monde avec les yeux d'une littéraire et non d'une historienne »<sup>21</sup>. Pour Lebedev aussi, revenir sur les traces de l'Histoire suppose de nouer fortement l'intime et le collectif en déchiffrant leurs connexions : « Ma famille cumule les histoires traumatiques et porte les stigmates de cette époque. J'ai voulu écrire un roman pour en rendre compte, qui est devenu une trilogie »<sup>22</sup>.

L'histoire historienne et la mémoire privée ont chacune leurs zones d'ombre ou leurs limites. Se réapproprier le passé nécessite de le reconstruire et d'élaborer une forme littéraire apte à le prendre en charge : que le matériau soit documentaire ou personnel, les écrivains russes ou russophones d'aujourd'hui continuent de s'y employer avec talent.

Françoise Genevray

*Françoise Genevray, membre d'Eurcasia, a enseigné la littérature générale et comparée à l'Université Jean Moulin Lyon III. Elle est membre du jury du Prix Russophonie, créé en 2007 pour récompenser chaque année les meilleures traductions littéraires du russe au*

<sup>19</sup> Elena Tchijova (née en 1957), *Le Temps des femmes* (2009) trad. et préface de Marianne Gourg-Antusiewicz, Noir sur Blanc, 2014, p. 10-11.

<sup>20</sup> Sergueï Lebedev (né en 1981), *L'année de la comète* (2013), trad. Luba Jurgenson, Verdier, 2016.

<sup>21</sup> S. Alexievitch, *La Fin de l'homme rouge...*, p. 21-22.

<sup>22</sup> Entretien avec Catherine Bédarida, *Mouvement.net*, 2 juin 2016. Premier volet de la trilogie : *La limite de l'oubli* (2011), trad. L. Jurgenson, Verdier, 2014. Le troisième est en cours de traduction.



## Complément au numéro spécial 1917... OUI !

*Tant la matière fut ample ? Pour une part, mais surtout parce que nous sont parvenus d'Irkoutsk deux témoignages de jeunes filles lycéenne et étudiante, qui parurent pouvoir nous, vous, intéresser. Dans une forme suffisamment élaborée, une quête sincère au travers des doutes, contradictions et manques de ce qui pourrait constituer une réconciliation nationale, soit par les voies de l'Espérance soit par celles indécidables de l'Histoire. À comprendre comme celles donc de qui n'a connu ni l'avant tsariste de 17 ni l'après soviétique et qui prête tant soit peu l'oreille à l'idéologie ambiante.*



**Véronique Lomakina,  
17 ans, lycéenne,  
Irkoutsk**

« La révolution, même dans la variante la plus réussie, est un événement qui s'apparente à une maladie (une tragédie). C'est un acte

marquant une fin, une impasse, un point de non retour. On ne peut considérer des événements de ce type sous un seul angle. Pour les uns, c'est une énorme erreur de l'humanité, une catastrophe nationale, pour d'autres c'est un moment de progrès grandiose dans l'histoire.

Il est difficile pour la jeunesse d'aujourd'hui de réaliser ce qui s'est passé en 1917, de comprendre le sens de cette fracture. Nous n'avons vécu ni la Russie impériale d'avant la révolution, ni la période soviétique. Souvent, les enfants en entendent parler par leurs parents et grands-parents. Les années soviétiques leur paraissent des moments heureux de leur vie et c'est fréquemment cette appréciation subjective qu'ils s'efforcent de transmettre à notre génération. Mais, après les jours heureux, ceux de leur enfance et de leur « âge de raison », leur jeunesse a été celle du chômage des années 1990, provoqué par l'effondrement de l'URSS. Ces deux âges ont leur spécificité, marquée par le passage d'une étape de leur vie à une autre. On voudrait avoir plus de précisions sur de tels moments, mais

on ne les a pas. Et c'est pourquoi on n'a qu'une opinion subjective. Voilà pourquoi, pour beaucoup, il est difficile d'avoir une représentation exacte de la révolution de 1917. Personnellement, je perçois ces événements comme une tentative pour changer le monde, pour inaugurer une nouvelle étape de l'histoire. Ce bouleversement a conduit les uns à souffrir de l'écroulement du passé, d'autres à se réjouir de la venue d'un avenir heureux. Mais je pense que la révolution a été vaine. Notre pays a vécu des moments difficiles, les gens ont souffert des changements. La fin justifie les moyens, mais quand on veut bouleverser le monde, on doit se souvenir que le monde est plus fort.

Fondamentalement, la jeunesse d'aujourd'hui regarde la révolution à travers le prisme de la chaîne des événements qui l'ont suivie. Le « bouleversement rouge » a entraîné la guerre civile, qui a amené le frère à tuer son frère, le père, son fils. Une émigration massive a frappé la Russie : les meilleurs esprits ont quitté le pays. Ainsi, le premier prix Nobel de littérature de Russie, Ivan Bounine, a passé le reste de sa vie à Paris. Mais, il faut prendre en considération le fait que ces années qui ont secoué la Russie ont été le point de départ de grandes transformations : industrialisation, liquidation de l'analphabétisme, croissance du niveau de vie de la population. Le pays s'est industrialisé, de puissantes centrales hydroélectriques ont été construites, la science et la technique se sont développées, la qualité de l'éducation s'est élevée.

Un jour, le célèbre journaliste russo-franco-américain, Vladimir Pozner, a dit : « Je ne suis pas opposé à ce qu'il y ait des riches. Je suis opposé à ce qu'il ait des pauvres ». À l'époque du socialisme, les gens ont conservé avec soin cette illusion, parce qu'ils pouvaient croire en un avenir lumineux. Notre pays est devenu une puissance spatiale, s'est doté de l'arme nucléaire, a gagné une des plus grandes guerres. 1917 est un tournant, notre pays s'est engagé sur un chemin nouveau. Une bonne ou une mauvaise voie ? Seule l'histoire pourra en décider.»



**Daria Nekrassova, 22 ans, étudiante, Irkoutsk**

« Octobre approche. Ce mois, en 2017, pour la Russie, a une grande importance – 100<sup>ème</sup> anniversaire de la Grande révolution d'Octobre, qui a complètement changé le cours de l'histoire du pays, de même que le

destin des peuples de plusieurs États. J'estime qu'une étude approfondie du cours des événements et des acteurs de la révolution de 1917 aidera à comprendre les causes de la division de la société en deux parties opposées, à comprendre l'importance pour la Russie d'un pouvoir étatique fort soutenu par toutes les couches de la population du pays.

L'actualité de la question posée à l'époque contemporaine vient du fait que le tourbillon des événements historiques donne la possibilité de prendre en compte l'expérience des révolutions russes, des grands penseurs et acteurs politiques pour repenser le problème de la vie spirituelle de la Russie, la question de l'amour de la patrie, de la fierté éprouvée devant son originalité, sa culture, son histoire.

Des philosophes tels qu'Ivan Il'in, Nicolas Berdiaev, Pierre Sorokine et d'autres, étudiant les leçons des secousses révolutionnaires dans la Russie de 1917, ont, dans leurs travaux, appelé le futur gouvernement russe à engager la nation sur la voie de l'éducation morale, du patriotisme, de l'élévation du niveau du sens de la justice et de l'instruction. Ils ont développé l'idée que la percée spirituelle de la Russie vers une vie nouvelle pour tous ne peut se réaliser que par l'épanouissement de la nation et l'essor de la création nationale. Selon ces penseurs, « l'idée russe » s'incarnera dans l'histoire grâce à ce qui fait la spécificité du caractère russe : la spiritualité, la compassion, le désintéret, la patience.

La révolution de 1917 est l'objet d'appréciations différentes : pour certains, c'est une catastrophe nationale qui a débouché sur une guerre civile et sur un retard de développement par rapport aux autres États, etc. Pour d'autres, c'est un événement majeur de l'histoire de l'humanité, qui a eu une considérable influence, non seulement sur la Russie, mais sur le monde entier.

Pour moi, il existe un facteur unificateur des points de vue contradictoires, l'amour de la patrie et de son peuple, ainsi que la conscience des devoirs personnels envers le pays où l'on vit. De tels sentiments envers la patrie ne manquent pas d'arguments, parce qu'ils sont naturels et s'imposent indépendamment des réalisations de l'État. L'idée nationale russe peut apporter un sens aigu du commun, d'ordre spirituel, fondé sur la liberté, l'amour, la sincérité et la fraternité.

*« Notre amour doit toujours être plus fort que notre haine. Il faut plus aimer la Russie et le peuple russe qu'haïr les Bolcheviques. »*

Nicolas Berdaïev

témoignages traduits par Ph. Guichardaz

## FORUM des RUSSES de FRANCE 2017

\*\*\*\*\*

*Valentine Grosjean a représenté l'Union nationale les 24 et 25 novembre  
au Forum annuel des Russes de France.*

Les réunions se sont tenues à l'Ambassade de la Fédération de Russie à Paris, boulevard Lannes.

Le 24/11, à 10h : accueil solennel des participants inscrits, avec la présence du nouvel ambassadeur de Russie en France Monsieur A.I. MECHKOV. Les consuls de Strasbourg (M. Levitsky) et de Marseille étaient présents.

A 11h30 chaque commission expose le travail réalisé durant l'année 2017: onze commissions rendent compte : *commission jeunesse, commission des affaires sociales et humanitaires* ; elle défend les droits des russes en France (il y a un service juridique compétent), *commission des liaisons économiques avec la Russie* (la comtesse TATIANA, épouse d'un comte français vend son champagne Tatiana : SAS Champenoise de Bagnaja, 8 bis rue Gabriel Voisin 51688 REIMS, tél : 06 35 42 54 94, [tatianadebagnaja@yahoo.fr](mailto:tatianadebagnaja@yahoo.fr)), *commission des liaisons scientifiques avec la Russie, commission de l'enseignement du russe en France* (par des enseignants russes vivant sur place dans de petites villes ou même villages), *commission de la conservation de l'héritage culturel russe en France* (on répertorie les petites églises russes cachées dans les campagnes françaises, les cimetières et tous les lieux qui évoquent ou évoquaient la présence russe en France : les soldats, les résistants, les

victimes enterrées en France), *commission des festivals et des projets culturels* (de nombreuses fêtes et grand nombre de festivals ont été organisés par cette commission non seulement dans la capitale mais dans des villes de France : facilités pour faire venir de Russie des chanteurs, danseurs, concertistes...).

A 13h : repas debout (repas « fourchette ») payé au préalable 10 euros.

A 14h30 : on continue les comptes rendu : *commission de la communication* (dont fait partie, bien sûr, Dimitri de Kochko), *commission des droits de la femme, de l'enfant et de la famille, commission des personnes âgées* (un membre très âgé est intervenu pour demander à avoir un représentant au Conseil de Coordination et pour mettre en valeur les besoins de cette commission un peu laissée à l'abandon), *commission de développement de la communauté russe en France*.

Après la pause de 16h nous avons travaillé dans les différentes commissions.

Vendredi soir repas debout offert par l'Ambassade avec présence de M. Mechkov ; chants et danses à la russe. Repas excellent avec pirochki, hareng dans sa fourrure, choux farcis.....

La journée de Samedi fut consacrée à l'élection des nouveaux membres du Conseil de Coordination qui nous furent présentés la veille. Le directeur de ce Conseil, M. Chepelev, a été réélu ; les directeurs des différentes commissions ont été choisis également au sein de chaque commission.

Les travaux des commissions réunies la veille ont été exposés : travail intense, dynamique, travail de fourmi dans tous les coins de France même les plus reculés, travail enthousiaste de chaque russe dans son lieu de vie.

Valentine GROSJEAN  
membre du CA de l'Union nationale



En cette année marquée par le centième anniversaire de la révolution d'Octobre, la Faucille et le Marteau sont à l'honneur.

*Ces photos ont été prises, par Valentine Grosjean, de l'intérieur de l'Ambassade, lors du Forum.*